

cubinas et uxores, quarum è numero, cap. 15 vers. 16, decem reliquit ad custodiendam domum.

ET AVERTERUNT MULIERES COR EJUS. Cùm omnis affectus immoderatus avertat sensus, et oculis etiam lynceis crassas offundat tenebras, id tamen potissimè facit libido, ubi primùm occupavit hominum mentes, quantumvis illi fuerint aut sapientiâ insignes aut senectute graves, à quibus non solum pudorem et sapientiam, sed etiam mentem prorsus expectorât. Eamdem fornicationi ac vino potentiam attribuit Oseas cap. 4, vers. 11: *Fornicatio, vinum et ebrietas auferunt cor.* Idem Eccles. cap. 19, v. 2: *Vinum et mulieres apostatare faciunt sapientes*, id est, à seipsis excedere, et fieri prorsus amentes et cæcos: docuerunt id duo senes iudices in Babyloniè, quibus, Dan. 13, v. 8, ad aspectum mulieris eversus dicitur esse sensus. Docuit David et sapiens, et ætate gravis, cui tamen mentem excussit feminae conspectus. Sed docuit maximè Salomon ætate jam senili et frigidâ, quem excordem fecit, et planè dementem feminarum immoderatus amor.

Hoc ipsum explicuisse videtur Ecclesiasticus cap. 47, vers. 21, ubi sic ad Salomonem: *Inclinasti femora tua mulieribus: potestatem habuisti in corpore tuo.* Ubi si potestatem passivè accipias, sensus est habuisse in se aliorum potestatem, quorum subiit imperium, quasi dicat impositum ab aliis subiisse jugum, et coactum esse parere aliorum libidini, etiamsi injusta atque indecora præcipiant. Quod planè fecit Salomon, qui usque ad eò subactus est feminarum libidine, superbâ planè et omninò tyrannicâ, ut ad illarum imperium non pudorem solum et religionem, sed etiam mentem penitus abjecerit. Hanc vim amoris in suo Hercule expressere gentiles, qui cùm tantus esset, timuisse tamen dicitur feminae, quam amabat, tyrannicum imperium, et animum ad omne periculum et fortunam impavidum, ad muliebres nugas et indignas homine curas abjecisse. De quo Dejanira apud Ovidium:

Maonias inter calathum tenuisse puellas

Diceris, et domine pertimuisse minas.

Non pudet Alcidem victricem mille laborum,

Rasilibus calathis imposuisse manum,

Diceris, infelix, scuticæ tremefactis habenis

Ante pedes domine pertimuisse minas.

Quod si potestatem activè capias, quod minùs videtur convenire in litteram, est sensus sanè egregius ad mores, maximè si cum his agas,

qui totos se Deo consecrârunt, quales sunt sacerdotes, et qui vitam constituere religiososam. Hi enim sui corporis Deo potestatem dedere, quia à seipsis abièrunt toti: tunc autem, quia à superiori gubernentur prudentiâ, non ab humana et suâ, et à fortiori defenduntur et sustentantur manu, neque errant in deliberando, quia meliora semper amplectuntur consilia, neque succumbunt alienæ voluntati, quia à seipsis abdicârunt suam, et divinæ in rebus etiam minimis adhæserunt. Hi sunt, de quibus Apostolus, 1 Corinth. cap. 6, v. 19: *An nescitis, quoniam membra vestra templum sunt Spiritûs sancti, qui in vobis est, quem habetis à Deo, et non estis vestri?* Ex quo efficit Paulus fugiendum esse à fornicatione. Cùm autem homo sui Domino corporis potestatem adimit et sibi vendicat, tunc illorum subdit potestati, quibus parere indecorum est, et planè miserabile. Quod fecisse hoc tempore videtur Salomon, qui se sibi à Dei dispositione liberâ vendicavit, et muliercularum libidini tanquam mancipium aliquod subiecit. (1)

(1) VERS. 4. — CUMQUE JAM ESSET SENEX, DEPRAVATUM EST COR EJUS PER MULIERES, UT SEQUERETUR DEOS ALIENOS. Hinc patet Salomonem verè coluisse idola: quare mirum est, id ipsum hic negare Robertum Stephanum. Nam id ipsum affirmat S. Iren. lib. 4, c. 43; Justin. Dial. contra Tryphon.; Tertull. lib. 5 contra Marcion.; S. Basil. Epist. ad Chelid.; S. August. 14 Civit. cap. 11. Adoravit ea autem, non quòd in eis aliquid inesse divinitatis censeret, sed ut suis concubinis morem gereret.

(Corn. à Lap.)

On ne peut sans doute qu'on ne soit touché et effrayé en même temps lorsqu'on songe que ce prince, qui prononçait des jugements de justice et des oracles de sagesse au milieu des peuples; qui était l'admiration de toute la terre, et qui avait demandé à Dieu cette même sagesse préférablement à toutes choses, comme le plus grand trésor qu'il pût posséder, tombe tout d'un coup dans cet excès d'extravagance, d'adorer les dieux qu'adoraient les femmes qu'il épousa, de bâtir des temples à l'idole des Moabites et à l'idole des enfants d'Ammon, et d'oublier ce Dieu tout-puissant qui l'avait rempli de sagesse, comblé de gloire, et au nom duquel il avait bâti ce temple si magnifique dont on a parlé. L'esprit de l'homme se perd dans la vue de ce changement si effroyable, qui est un abîme que toute la lumière de sa raison ne peut pénétrer. Et il semble qu'il vaudrait mieux adorer dans le silence ces jugements ineffables de la justice de Dieu, que d'entreprendre d'en parler. Cependant, nous pouvons bien dire, en suivant la règle certaine de l'Écriture, que la chute de Salomon a été nécessairement précédée par quelque secret élèvement, puisque nous avons appris de la vérité, que l'orgueil précède la ruine de l'âme, et que l'esprit s'élève avant la chute. Il faut donc

VERS. 5. — SED COLEBAT SALOMON ASTARTEM DEAM SIDONIORUM, ET MOLOCH DEUM AMMONITARUM. Idololatrides illæ feminae, quæ delirium

que Salomon, aussi bien que le premier ange et le premier homme, ne se soit point humilié dans sa grandeur; qu'il n'ait point envisagé toute cette gloire dont il fut environné, comme un rayon de lumière que le Soleil de justice et de sainteté lui communiquait, et que par une complaisance criminelle, il ait arrêté ses yeux sur lui-même, au lieu de porter sa vue sur celui qui l'avait rendu et si éclairé et si sage, et si riche, et si glorieux. *In veritate non stetit*, ainsi qu'il est dit de Lucifer: *il n'est point demeuré ferme dans la vérité*, c'est-à-dire, qu'il cessa de se regarder tel qu'il était par lui-même sans son néant, et d'adorer Dieu tel qu'il est dans sa grandeur infinie. Il oublia qu'il était fils de ce David, que Dieu avait retiré du milieu de ses moutons pour le faire asseoir sur le trône d'Israël. Il oublia que le Seigneur l'avait préféré lui-même à son frère aîné, pour l'établir sur le trône de son père. Il oublia, qu'avant que Dieu lui communiquât cette sagesse qui le rendit l'admiration et des princes et des peuples, il lui protesta lui-même qu'il se regardait en sa présente comme un jeune enfant qui ignorait la manière dont il devait se conduire. Quoique l'Écriture ne nous marque point positivement ces choses, elle nous les fait assez entendre par la bouche de Salomon même, en nous assurant, comme on le vient de marquer, que *l'orgueil est un écueil où se brise la vertu de l'âme, et que sa chute ne manque point d'être précédée par l'élévation.*

Aussi saint Grégoire pape, qui s'attache ordinairement à ce qu'il croit être plus utile pour l'instruction des mœurs, nous représente la prospérité et l'élévation de David aussi bien que celle de Salomon, comme la cause de la chute de l'un et de l'autre. Ses paroles sont très-remarquables. David, dit-il, si aimé de Dieu, marcha dans une plus grande droiture de cœur, tant qu'il fut l'un des serviteurs de Saül, que lorsqu'il fut parvenu à la royauté. Car étant encore dans l'état d'un simple particulier, l'amour qu'il avait pour la justice lui fit craindre de tuer son ennemi lorsqu'il l'eut entre ses mains. Mais quand il fut devenu roi, la passion de l'impureté qui le possédait le porta dans cet excès, de tuer l'un de ses plus fidèles officiers, et de le tuer par une honteuse trahison. Qui pourra donc rechercher et les richesses, et la puissance, et la gloire, sans craindre qu'elles ne lui soient pernicieuses, puisqu'elles le furent à ce prince qui les posséda sans les avoir recherchées? Que l'on considère l'exemple de Salomon, dont il n'est point rapporté qu'il ait rien souffert avant qu'il tombât, et qui tomba jusque dans l'abîme de l'idolâtrie, même après qu'il eut reçu une si grande sagesse, parce que son cœur n'ayant point été affermi par aucune discipline du Seigneur, ni par l'épreuve de la moindre adversité, ne put conserver cette sagesse qu'il avait reçue: *Cessa sapientia funditus cor deseruit, quod nulla vel minima tribulationis disciplina custodiit.* (Sacy.)

et copiosum senem suo versabant arbitrato, ad suos quæque deos colendos, et religioso instructu ornandos impulerunt. Quare tot habuit idola, illisque aras excitavit ac templa, et sacrificia obiri voluit, quot fuerunt illarum feminarum hæreses ac sectæ, quarum sese amoribus implicuit. Atque ideò Sidoniorum amplexus religionem, Astartem illorum deam, et Moloch Ammonitarum, Moabitarum Chamos religiosè coluit, et sacrificiis, quasi aliquid ibi divinum agnosceret, prosecutus est. Neque mihi videtur incredibile, ut Ægyptiæ conjugii blandiretur, Ægyptiis quoque diis, quorum erat infinitus numerus, Ægyptio ritu sacrificasse.

Astarte dea dicitur Sidoniorum, de qua variae sunt tam nostrorum, quam externorum sententiæ, quas enumerare, et quod necessarium interdum est, improbare, longum esset neque admodum utile negotium. Vide Lilius Gyraldum Syntagmate 13, de diis gentium, et Nicolaum Serarium in cap. 2 Judic. quæst. 1 et 2, et Pinedam in Salomone prævio lib. 7, cap. 11. Quidam Astartem dei alicujus et deæ nomen commune esse putant, quia tam femineum, quam masculinum genus illi attributum esse vident. Certè hoc loco Septuaginta *θεῶν* appellant Astartem, non *θεῶν*. August. quæst. 16 in librum Judicum, Junonem esse affirmat. Alii astrum aliquod, nempe lunam, aut phosphorum, ut in deâ Syriâ sentit Lucianus; fortassè quia inter Astartem et *ἀστέρων* magnam esse vident similitudinem. Plerique Venerem esse putant, quæ à Sidoniis et Phœnicibus ac totâ Syriâ præcipuâ quâdam religione colebatur. Et quidem Adonidem Veneris amasium et Venerem ipsam in Libano coli, qui ad Tyrios pertinet et Sidonios, docet Macrob. lib. 1 Saturn. cap. 21, ubi tradit in Libano esse effigiem Veneris plorantis Adonidem. Et quidem cùm multæ sint Veneres, aut ejusdem Veneris cognomenta plurima, eam, quæ Adonidi nupsit, Astartem nominari docet; illius verba mox producemus. Veneris varia fuerunt nomina, varius cultus, varia species, varia ministeria, atque ideò neque uno nomine, aut formâ, neque uno sacrificiorum ritu ab omnibus colebatur. Palæstini sub figurâ piscis illam coluerunt, appellâruntque Atergatem, seu decreto, et Hebraico nomine Dagon, ut nos pluribus ostendimus lib. 1 Regum cap. 5, ubi de Dagone pluribus. Vide Lilius Gyraldum Syntagmate 13, ubi plura de variâ Veneris formâ, religione ac nomine. Et (ne multum morer in re non ad

modum necessariâ), audi quid Cicero de **Venerere** dixerit lib. 3 de Naturâ deorum, quàm sit multiplex et consentaneè ad naturam **variâ**, cui varia item ministeria respondent, quàm varius esse debeat religiosus cultus. Sic autem ille: « Venus prima cœlo et die nata, «cujus Elide delubrum videmus; altera spumâ «procreata, ex quâ et Mercurio Cupidinem «secundum natum accepimus; tertiâ Jove «nata et Dione, quæ nupsit Vulcano; sed ex «eâ et Marte natus Anteros dicitur; quarta «Syriâ Tyroque concepta, quæ Astarte vocatur, «quam Adonidi nupsisse traditum est. » Cùm autem variæ essent Astartæ, sicut et Veneres, res etenim est eadem, diversa nomina, illam **Astarten** coluisse dicitur Salomone, quam colebant Sidonii, et ex eâ gente duxisse uxores, quarum sive studio, sive libidini obsecundare voluit.

Quia verò Astaroth in sacris litteris nonnumquam invenimus, quod singularis **Astarte** pluralem esse numerum existimamus, de hâc etiam voce aliquid observemus necesse est. **Et** primùm puto aliquando hoc nomen in plurali numero idolum significare singulare, nempe **Venerem**, seu **Astartem**, quod fieri aliquando solet dignitatis gratiâ, ut docet, multisque confirmat Pagninus lib. 2 Instit. c. 4. Quomodo Deum verum, cùm unus sit, **Elohim** appellamus, in plurali numero, et **Adonim** pro uno ponitur Domino etiam creato, licet sit in numero multitudinis. Quod viri principes sæpè faciunt, dum dicunt: *Nos et rex*, et similia. Sic lib. 1 Regum cap. ultimo, vers. 10, **Saulis** arma dicuntur à Philistinis suspensa in templo Astaroth; et lib. 4 Regum cap. 23, v. 13, templum, quod hic dicitur ædificatum Astarte, ædificatum traditur à Salomone Astaroth. **Nisi** dicamus unâ tantum formâ à Palæstinis et Sidoniis coli Venerem, seu Astartem; nam, ut varias sustinet personas et officia, sic eadem in eodem fano variis potuit efformari modis, et variis pro supplicum votis sollicitari sacrificiis.

Sed existimo in Scripturâ Astaroth in numero multitudinis significare deas; nullum tamen certum deorum definiri aut genus, aut nomen. Id autem ideò mihi fit verisimile, quia sæpè in Scripturâ sacrâ hæc duo conjuncta deprehendo, **Baalim** et **Astaroth**. Ut autem Baalim illorum idolorum sunt nomina, quæ virili, sic etiam Astaroth eorum, quæ sexu notamus distinguimusque femineo. Quasi hoc dicendi genere significare voluerint Hebræi, nullum esse numen apud gentes, quod infidum et mobile Israelitarum ingenium ad suam

religionem et sacra non asciverit. Notum est autem ex Hebræorum idiomate, feminei ac masculini generis conjunctione multitudinem atque universitatem rerum significari. Quo sensu dicimus aliquem genuisse filios et filias, id est, numerosam sobolem suscepisse. Et Salomon Eccles. 2, vers. 8: *Cantores et cantatrices* conjunxit, quibus omnia genera musicorum expressit, quæ duo in eam omninò significationem in Scripturâ sacrâ sæpè conjunguntur. Plura nos exempla produximus ad illud Isai. cap. 3: *Auferet à Jerusalem et à Juda validum et fortem*. Ubi in originali linguâ duo hæc inveniuntur *validum* et *validam*. Cùm ergo coluisse dicuntur Hebræi Baalim et Astaroth, omnia gentium numina complexi dicuntur. Quod item faciunt sæpè profani, qui ad eundem usum deos deasque advocant, cùm aliquid moliuntur difficile, aut illorum fidem testantur et implorant. Cur verò Astaroth pro deabus omnibus sumatur, illa videtur esse ratio, quia cùm Venus esset multiplex et multinomia, multarum obtinebat munus et nomen. Adde quòd hæc solùm sub hæc tempora in femineo sexu nota erat forsitan Hebræis, et hæc à finitimis populis, ut opinor, sub illo sexu sola colebatur in numero plurali, propter varios usus, quos delusa gentilitas afferre existimabat. Neque, credo, aberraret plurimùm à vero, qui Palæstinas deas, quarum Ovidius meminit lib. 4 Fastorum, has Veneres, seu Astaroth fuisse existimaret. Licet non nemo contra putet. Sic autem ibi Ovidius:

Sæpè Palæstinas jurat adesse deas.

Hæc mea conjectura, alii meliùs, opinor, sed hæc fortassè non omninò abs re.

De Moloc, qui et Melchon, non minùs res est dubia. Quidam Jovem esse putant, eo adducti argumento, quòd Jupiter appellatur deorum pater, et hominum rex. Moloc autem, seu quod idem est, Melchoti, à radice *malac*, idem est, quod rex. Alii Mercurium, plerique Saturnum esse credunt. Mihi id maximè placet, quod probavi priùs in commentariis super Acta ad illud cap. 7: *Suscepisti tabernaculum Moloc*. Quæ verba sumpsit ibi Stephanus ex Amos cap. 5. Ubi idem probavimus iterùm. Ubi ergo diximus Moloc esse solem, qui rex est astrorum, sicut apud Jeremiam cap. 7, luna vocatur regina cœli, Hebr. *Melaca*. Plura utroque loco adduximus, quæ ad hanc cogitationem videntur esse non levia. Inde pete, neque enim illa sæpiùs iteranda sunt.

Chamos deus est præsertim Moabitarum,

licet illud Ammonitæ ad suam quoque religionem asciverint, ut liquet Judic. 11, v. 24, Jerem. 48, v. 13. Quis autem iste sit Chamos, obscurum est. Quidam Priapum esse arbitrantur, alii Bacchum. Sanè deus aliquis fuisse videtur, cujus sacra sic fuerint impura atque execranda, ut nonnisi in tenebris illa obiri potuerint, usque adeò illa visu fuerunt turpia, usque adeò ingenuis oculis indigna. Deductum videtur nomen à Græcâ voce *Κῶμος*, quæ ebrietatem et comessionem significat, à quibus omnis provenit intemperantia. Neque novum est ut Hebræicæ voces ab origine Græcâ deducantur: cùm enim à Græcis multa libaverint, qualia fuerunt quæ ad gentilem religionem pertinent, nihil mirum si ab illis dicamus sumpsisse etiam vocabula. Exempla nos adduximus in Daniele ad cap. 3, v. 4, in nostris Commentariis, ubi omnia instrumenta musica, quibus ad adorandam auream Nabuchodonosoris statuam excitabatur populus, quia ex Græciâ, ut apparet, in Babylonem adducta à Græcâ origine modico flexu derivata sunt. Sic in Testamento novo plures inveniuntur Latine voces, quas Romani cum rebus (quarum illæ sunt signa) in Judæorum provinciam intulerunt. Quales sunt, *prætorium*, *sudarium*, *census*, *flagellum*, *titulus*, *colonîa*, *macellum* et alia plura. Quare nihil mirum si *ἄν τὸ ὄνομα* vox Hebræica, seu Moabitica Chamos videatur esse deducta. Qualia fuerint dei Comi sacra, quàm juventuti ad omnem intemperantiam in nocturnis conventibus licentiam occasionemque præbuerint, vide Philostratum in Imaginibus.

VERS. 7. — TUNC ÆDIFICAVIT SALOMON FANUM CHAMOS, etc. Si Chamos erat idem Moabitis deus, qui Græcis Comus, qui nocturnis congressibus ad omnem turpitudinem facultatem præbebat, satis intelligitur, quam Israelitis pestem Salomon invexerit. Ædificavit fanum; imò potiùs omnis intemperantiæ commune diverticulum. Hoc autem fanum non longè aberat à Jerusalem, constructum scilicet in monte Olivarum, quem vallis Cedron non admodum latè à Jerusalem discludit, ita ut impium delubrum, diversoriumque libidinum, templum Domini, opus videlicet religiosum et augustum ex adverso respiceret. Construxisse autem videtur non unum tantum fanum, ubi deorum simulacra locaret multa, quod fecerunt aliquando gentiles, qui domum unam diis gentiliis multis voluerunt esse communem; sed plura fana pro diversorum deorum

religione ac numero. Quod indicat illud lib. 4 Reg. cap. 23, v. 14. Ubi sic de Josiâ, qui omnem impietatem è patriis finibus aboleri voluit: *Excelsa quoque, quæ erant in Jerusalem ad dexteram partem montis offensionis, quæ ædificaverat Salomon rex Israel Astaroth idolo Sidoniorum, et Chamos offensionis Moab, et Melchon abominationi filiorum Ammon, polluit rex*. Ut autem multa hic dicuntur excelsa, sic etiam multa videntur ædificata delubra. Neque est improbable juxta fana, seu altaria religionis alienæ plantatos quoque à Salomone lucos, juxta gentiliis familiarem ac penè legitimum morem. (1)

(1) Disce hic, quàm cavendæ sint feminæ; amor earum enim est insuperabilis, et quidvis licet pretiosissimum et sceleratissimum ab amasiis extorquet; fuge ergo illas, quia nec sapientior es Salomone, nec fortior Samsone, nec sanctior Davide, qui omnes per feminas ceciderunt. Sapienter Encher. hic: « Admonendi sunt, inquit, quibus hoc seculum prosperatur, qui nullis adversitatibus hujus mundi feriuntur, quòd Salomon post acceptam sapientiam usque ad idololatriam cecidisse describitur, quia nihil in hoc mundo, prius quàm caderet, adversitatis habuisse memoratur. »

Et S. Bernard. lib. 2 de Consider. ad Eugenium, sub finem: « Adverte, ait, quàm rarus semper extiterit, qui non vel modicè in prosperitate animum relaxaverit à sui custodia et disciplinâ. Quando hoc incautus non fuit ad disciplinam, quod ignis ad ceram, quod solis radius ad nivem vel glaciem? Sapiens David, sapiens Salomon fuit; sed blandientibus nimis secundis rebus alter ex parte, alter ex toto desipuit. Magnus qui incidens in adversa, non exiit vel parùm à sapientiâ. Nec minor cui præsens felicitas arrisit, non irrisit. Quamquam faciliùs inveneris qui sapientiam retinuerunt contrariâ sibi fortunâ, quàm qui propitiâ non perdidit. »

(Corn. à Lap.)

Il semble assez prouvé, dit Voltaire, que les Juifs n'avaient point encore de culte fixe et déterminé.... Il était fort indifférent que Salomon adorât un dieu sous le nom de Chamos, de Moloch ou de Jéhovah. Quelle preuve convaincante! Salomon, séduit dans sa vieillesse par des femmes étrangères qu'il a prises contre la loi, en vient enfin jusqu'à adorer leurs dieux: donc les Juifs n'avaient point encore de culte fixe et déterminé. Mais n'était-ce pas au culte de Jéhovah que Salomon avait élevé le magnifique temple de Jérusalem, bien des années avant de se prostituer au culte de Chamos et de Moloch? Henri VIII, roi d'Angleterre, emporté par une passion semblable à celle qui aveugla le plus sage des rois, à rompu avec Rome, s'est fait chef de la religion dans ses états, à ouvert, contre son gré, la porte à une multitude de sectes, au milieu desquelles on ne peut plus reconnaître la majesté de la religion de Jésus-Christ; donc,

VERS. 8. — ATQUE IN HUNC MODUM FECIT UNIVERSIS UXORIBUS SUIS ALIENIGENIS. Præter Sidonias, Ammonitidas, Moabitidasque concubinas, fuerunt etiam aliaæ alterius religionis et provinciæ non paucæ, ut Idumææ, Hethææ, Ægyptiæ et aliarum, quas non nisi obscure et confusè Scriptura designat, in quibus uxores pro patriæ, religionisque more sua obirent sacra, et immolarent victimas. Quod etiam fe-

avant ce schisme funeste, les Anglais n'avaient point de culte fixe et déterminé!

« Salomon, disent d'autres incrédules, voulut avoir un sérail nombreux; rendu plus éclairé par son commerce avec les étrangers, il leur accorda l'exercice libre de leur religion; il fit même bâtir pour les Juifs des temples particuliers où ils pouvaient, suivant la loi, rendre leurs hommages à Dieu avec moins de dépenses qu'à Jérusalem. » En vertu de la tolérance, voilà Salomon réconcilié avec les incrédules; malgré ses perfidies, ses assassinats, son sérail, son idolâtrie, ce fut un prince éclairé, et par conséquent un grand roi. Cependant un philosophe moderne s'est fortement récrié sur le nombre de ses femmes.

Non seulement Salomon accorda aux étrangers le libre exercice de l'idolâtrie, mais il la pratiqua lui-même. Il offrit de l'encens aux divinités des Sidoniens, des Moabites, des Ammonites, et leur bâtit des temples. Mais il est faux qu'il en ait bâti de particuliers pour les Juifs; la loi le défendait, et l'histoire n'a jamais dit un mot de ces temples particuliers.

« Cette conduite, ajoutent les incrédules, déplut beaucoup aux prêtres et aux prophètes; il y a tout lieu de croire que, s'ils avaient pu, ils n'auraient pas laissé Salomon jouir si long-temps de la couronne et de la vie. » Pour calomnier les prêtres avec au moins une ombre de vraisemblance, il ne faudrait pas leur imputer des crimes qu'ils n'ont pas pu commettre. Puisque Salomon a régné quarante ans et n'a été infidèle au Seigneur Dieu d'Israël que dans sa vieillesse, il est évident que les prêtres ont été intéressés à le laisser jouir long-temps de la couronne et de la vie. « On l'accuse de l'avoir décrié et menacé de la vengeance divine, à cause de sa tolérance; mais, puisque le règne de Salomon fut long et heureux, Dieu ne prit point de part à la colère de ses ministres. » Ce règne fut long et heureux, parce que Salomon ne s'égarait sur la fin de sa vie. Les prophètes ne le décrièrent point; ils lui reprochèrent en face non sa tolérance, mais son idolâtrie; ils le menacèrent de la colère divine: elle ne tarda pas à éclater. Les liens de la religion une fois rompus, les cœurs des sujets se détachèrent peu à peu du monarque, son autorité s'affaiblit. Dieu, qui seul pouvait le juger et le punir, ne tarda pas à lui dénoncer ses vengeances, et à appesantir sur lui-même le bras qui devait frapper sur sa maison les plus terribles coups. La haine d'Adad, prince iduméen, le ressentiment de Razon, roi de Syrie, la révolte de Jéroboam en furent les effets. Dieu approuva donc l'intolérance de ses ministres. (Duclot.)

916
cit Salomon, ut constat ex v. 5, ubi hæc peregrina numina coluisse traditur; tametsi aliqui exili adducti fundamento dubitent, quia non putant Salomonem usque adeo perficuisse frontem, aut à mente commotum, ut in illis monstris aliquid putaverit esse divinum. Quid senserit Salomon, an aliquid illi mentis prioris reliquum fuerit, non laboro: illud scio, his feminis copulatum esse Salomonem amore ardentissimo; et illius cor aversum, et depravatam: amorem autem illum id consequebatur, ut quibuscumque posset modis illis blandiretur, quod faciunt viri nimis uxorii et deliri, maxime senes, ubi in amatoriam amantiam inciderunt, qui neque curant quid ratio, sive honestas, quid pudor, aut utilitas exigant, dummodo suæ sibi libidini satisfaciant. Quare illud mihi videtur plusquam verisimile, constructa à Salomone fuisse plura delubra pro diis quos Idumæi coluerunt, et Ægyptii, et nationes aliaæ; si modo Salomon ex aliis nationibus sui thalami voluit habere consortes. Quæ autem Salomon idola coluerit, et quæ illorum cultui forent ex gentili ritu consentanea, ut adolerè thura, immolare victimas, tenent communiter Patres.

Sed de Salomonis mente non eodem omnes modo loquuntur. Quidam errorem excludunt ab illius mente, et cultum illum à depravata tantum, atque vesana libidine profectum esse putant. Sic sanè Augustinus de Civitate lib. 14, cap. 11, qui in eo Adamum, Aaronem et Salomonem in suo peccato similes esse dicit, quod illi omnes ad aliorum preces, seu studia id admisserunt, quod nefas esse omnino cognoscebant; quare sapientiam non amisit Salomon, cum ad illam peccatorum abyssum demersus est, sed illum libidò, quæ præceps est et temeraria, scientem videntemque in interitum abiecit voluntarium. Sic autem Augustinus: « Sicut Aaron erranti populo ad idolum fabricandum non consensit inductus; sed cessit obstrictus, nec Salomonem credibile est errore putasse idolis esse serviendum, sed blanditiis feminis ad illa sacrilegia fuisse compulsus, ita credendum est illum virum (nempe Adamum) suæ feminae uni, hominem homini; conjugem conjugi, ad Dei legem transgrediendam, non tanquam verum loquenti fuisse seductum, sed in sociali necessitudine paruisse. Non enim frustra dicit Apostolus: Adam non est seductus, mulier autem seducta est. » Idem clariss., lib. 11 de Genesi ad litteram cap. 42: « Fecit quod scie-

bat non esse faciendum, ne suas, quibus deperibat, atque diffuebat, delicias contristeret. » Ita tenet Abulens. quæst. 15, qui cum dixisset tam Salomonem, quam ejus uxores idola coluisse, id tamen asserit fuisse discriminis, quia uxores in idolis divinum aliquid esse credebant; at Salomon, cum nihil ibi divinum, imò neque vivum agnosceret, ne quid negaret feminarum votis, divinos illis honores impendit.

Alii sapientiam putant excidisse Salomoni, atque ideò non externum solum, sed etiam internum exhibuisse cultum existimatur peregrinis diis. Ita indicat August., lib. 17 de Civitate, c. 8: « Attendat et aspiciat Salomonis domum plenam mulieribus alienigenis colentibus deos falsos, et ipsum ab eis regem aliquando sapientem in eandem idololatriam seductum atque dejectum. » Et lib. 3 de Doctrinâ christ., c. 21. Idem apertè Gregor. lib. 12, Moral. c. 12: « Qui prius, inquit, templum Deo construxerat, assiduitate libidinis etiam perfidia substractus idolis construere templa non timuit, et ut assidua carnis petulantia usque ad carnis perfidiam perveniret. » Et clarius in Pastor. p. 3, art. 27; D. Prosper Aquitanus de Prædicationibus cap. 27; Basilus ad Chilonem ex cordatissimo adolescente vecordem dicit factum in senectute Salomonem. Bernardus hoc idem sæpè docuit Epist. 129: « Si cautela Samson, et si Salomonis devotio perseverantiam retinisset, nec is profectò privaretur sapientia, nec ille viribus. » Isidorus lib. de Vita et Morte sanctorum, c. 35; Ambrosius Apolog. 2 pro David. cap. 6 et 7. Sanè res est dubia, neque quid sequar definitum aliquid habeo; magis tamen eò propendet animus, ut putem non tam seductum errore Salomonem, quam feminarum illecebris scientem et videntem in idololatriam abductum. Quod sanè affirmare debent, qui putant post peccatum, peractamque poenitentiam Ecclesiastem à Salomone fuisse compositum; qui certè pauci non sunt. Vide Pinedam in præfatione in Eccles. cap. 3. In eo etenim lib. cap. 2, v. 9, dixit de seipso Salomon: *Sapientia perseveravit mecum*. Sed sanè dubium est, an hic liber fuerit post hæc tempora à Salomone compositus. Negat profectò Bellarminus cardinalis, lib. 4 de Verbo Dei, cap. 5.

VERS. 9. — QUI APPARUERAT EI SECUNDÒ. Bis Dominus apparuit Salomoni, admonuitque ne diis adhereret alienis, aut aliâ ingrederetur viâ ab eâ, quam ipse ostendisset, quamque ante

vestigiis ejus pater impresserat, minatus, si contra faceret, tam ipsi, quam illius generi gravia detrimenta. Semel cap. 3, v. 13, in Gabaon, iterum cap. 6, v. 5. Cum autem Salomon usque adeò à propositâ viâ declinasset, ut ad vanum et execrabilem idolorum cultum defluisset, apparuit tunc tertio, aut certè per prophetam enuntiavit, dividendum esse regnum, quod posteri integrum retinerent, si ipse audientem præberet divina legi, et tradita à Deo vivendi formæ aurem: id verò concedendum esse Davidis meritis, ne facturam illam regni Salomon in diebus suis subiret, sed filius qui in regnum defuncto patre proximè succederet. (1)

(1) VERS. 11. — DIXIT DOMINUS SALOMONI: QUIA HABUISTI HOC APUD TE; ita te gessisti. Hebræus: *Quia hoc fuit tecum*; quia reum te criminis constituisti; vel quia id cepisti consilii, cum invitis licet omnibus, quæ pro te gessi, eò devenisti; ut me desereres, ego vicissim te deseram, etc. Hæc exprobrata sunt Salomoni, cum tertio illi Deus apparuit post crimen admissum; sive Dei jussu hæc illi indicta sunt per Ahiam prophetam, vel alium quempiam, quamquam multò probabilius Deus per se locutus videtur. (Calmet.)

Dieu parla à Salomon après sa chute par quelqu'un de ses prophètes, et peut-être par celui dont on a déjà parlé, nommé Ahias. Il lui reprocha son extrême infidélité, et lui déclara qu'il donnerait son royaume à son serviteur, pour le punir de sa révolte contre son Dieu. Mais il n'y a rien de plus étonnant, que de voir ce prince demeurer sourd et muet à cette voix de tonnerre d'un Dieu irrité si justement contre lui. Et l'insensibilité qu'il fait paraître, à quelque chose d'aussi surprenant que sa chute même. David, son père, n'eut pas plutôt entendu Nathan lui reprocher son péché, qu'il s'écria dans un saint transport de douleur: *Peccavi Domino*. J'ai péché contre le Seigneur. Mais pour lui, lorsqu'on le menace que son royaume sera divisé, et qu'un de ses serviteurs sera élevé au lieu de son fils sur son trône, il ne témoigne aucun repentir, ni même aucun sentiment. Ne peut-on pas dire qu'une telle impénitence irrita Dieu davantage que les excès mêmes où tomba ce prince?

Cependant qui n'admira ses miséricordes infinies? en exerçant sa justice, il ne peut point oublier sa bonté, et lorsqu'il punit le fils, il a soin de se souvenir du père. Le nom de David l'arrête. La mémoire d'un roi pénitent a le pouvoir de modérer sa juste colère dans la vengeance de cet autre roi impénitent. Ainsi il réserve deux tribus à la postérité de Salomon en considération de David, son père; à qui il avait promis d'établir éternellement son trône sur Israël; ce qui néanmoins ne se devait accomplir réellement qu'en la personne de Jésus-Christ, qui a reconnu David pour son père selon la chair. (Sacy.)

VERS. 12. — PROPTER DAVID, MERITORUM PIJ HUIUS REGIS RATIONEM HABENS. Quo ego virum illum prosequutus sum, amorem ad posteros